

MERCREDI 18 FEVRIER - 17h

Jean-Marie COLOMBANI

Rencontre avec Jean-Marie COLOMBANI, directeur du Monde; à l'occasion de la parution de **Le Résident de la République** (Ed. Stock). Dialogue avec Daniel RIOT, directeur de la rédaction européenne de France Télévision. Le journaliste dresse ici un portrait nuancé de Jacques Chirac, dont il met à jour les ambivalences. A une opinion commune qui ne voit souvent, dans les "retournements" chiraquiens, que l'indice d'une excessive dépendance aux "entourages", il oppose un Chirac capable des stratégies les plus sophistiquées et des plus longues patiences quand il s'agit de mettre en place des systèmes de pouvoir - comme en témoignent, sous son règne, la Mairie de Paris et le RPR ...



VENDREDI 20 FEVRIER - 17h

Bernard PIVOT

Rencontre avec Bernard PIVOT, à l'occasion de la parution de son livre **Remontrance à la ménagère de moins de 50 ans** (Ed. Plon). Dialogue avec Daniela BATTISTON et son Club Littéraire du Lycée International de Strasbourg.

"La question qui m'est très souvent posée, que ce soit dans les rues de Paris, des villes de province ou à la campagne est celle-ci : Pourquoi votre émission passe-t-elle si tard ?" B. Pivot Bernard PIVOT explique comment la gestion s'est faite la persécutrice de la culture, comment les honneurs de marketing pèsent sur les programmes. Mais cet amoureux de la culture ne baisse pas les bras et donne quelques conseils pratiques et divertissants pour entretenir un commerce intelligent avec son poste, l'appeler "Voltaire" par exemple. Au fond la priorité n'est-elle pas la lecture ?



Rencontres
février 98

AGENDA
LIBRAIRIE
INTERNATIONALE
KLEBER
9, place Kléber - 67000 STRASBOURG
Minitel 3615 KLEBER

MARDI 3 FEVRIER - 17h

Calixthe BEYALA

Rencontre avec la romancière (Assèze l'Africaine, **Les Honneurs perdus** "Grand Prix du roman de l'Académie française"); à l'occasion de la parution de **La petite fille du réverbère** (Ed. Albin Michel). Ce roman intime et émouvant est le livre clé d'une oeuvre originale, singulière et généreuse, marquée à tout jamais du sceau de l'Afrique éternelle. L'auteur dialoguera avec Marc PIGUET, professeur de Lettres.

"A l'époque où commence cette histoire, je n'étais pas encore l'écrivain décoré, vraiment ?...qu'on charrie, qu'on insulte, qu'on vilipende, qu'on traite de cervelle en jupon ! Pas non plus la Nègresse qui fait se pâmer les pantalons sans fond, les barbichettes sans virilité, tous ces riens qui me couvrent de leurs frustrations - parce qu'ils croient, ces imbéciles, qu'une femme, Nègresse de surcroît, ne saurait se défendre." C. Beyala



MERCREDI 4 FEVRIER - 17h

Philippe MEYER

Rencontre avec Philippe MEYER, chroniqueur à France Inter et au Point, à l'occasion de la parution de **Paris la grande** (Ed. Flammarion). Dialogue avec Jean-Philippe PIERRE, comédien à la Choucrouterie.

En parcourant les étapes et en rédigeant les chapitres de **Dans mon pays lui-même...**, je savais que mon tour de France ne serait pas bouclé si je ne "montais" à Paris. Paris, me suis-je demandé, est-il toujours à la hauteur de son mythe ? Mérite-t-elle encore l'affection et la détestation qu'il suscite depuis tant de siècles ? "Je ne suis français que par cette grande cité, surtout incomparable en variété", écrivait Montaigne.



lecture

**La Petite Fille
du Réverbère**

Calixthe Beyala.

Ed. Albin Michel, 233 p.

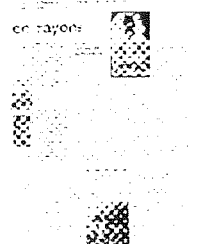
Au fil de ses romans, Calixthe Beyala dépouille son style de quelques excès, ce qui met en valeur sa poésie et ses couleurs, celles de l'Afrique, son pays natal. On sait qu'elle est née et qu'elle a vécu jusqu'à 17 ans dans un bidonville de la banlieue de Douala, au Cameroun, et que le succès de sa carrière littéraire, commencée en 1987, ne l'a pas empêchée de poursuivre son combat en faveur des femmes africaines et des pauvres. On sait aussi qu'il y a un peu plus d'un an elle a été accusée de plagiat et qu'elle aimerait bien faire du cinéma. Ici, d'emblée, elle avertit: «A l'époque où commence cette histoire, je n'étais pas encore l'écrivain décoré... Pas non plus la négresse qui fait se pâmer les bar-bichettes sans virilité... Je n'étais même pas encore la première lycéenne du quartier qui, contre une pièce de vingt-cinq centimes, écrivait des lettres à toutes les putes, les voleurs et autres débris qui affectionnent notre région. A l'époque, j'étais simplement la petite fille du réverbère.» L'héroïne de ce roman autobiographique, Beyala B'Assanga Djuli, dite aussi Tapoussièrè, est née de père incon-



nu, abandonnée par sa mère, élevée par sa grand-mère dans la misère d'un bidon ville camerounais. «un quartier des extrêmes, où la laideur et la beauté avançaient au onde à onde». Mi-princesse, mi-sorcière, sa grand-mère, qui veut faire de sa petite fille une

reine, lui enseigne l'importance des choses, parfois d'un seul regard: «Il nous apprenait que nous hurlions comme des porcs, que nous embrassions comme des mouches et que notre bonheur faisait Monoprix.» Tandis que le maître d'école s'énervait — «Qu'as-tu fait, peuple noir, pour mériter des abrutis pareils?» — elle lui explique, dans une langue où se mêlent celles «des ancêtres, des pharisiens et des prophètes», que l'univers actuel va vers sa décomposition. «Nous n'étions plus que des distractionnés de la cervelle!» A 10 ans, Tapoussièrè a déjà conscience que «combattre l'absurde équivaudrait à tuer l'Afrique, à assassiner ses magies sans pieds et ses mystères qui dominent notre civilisation aussi fortement qu'un fantasme collectif». A travers son neuvième livre, Calixthe Beyala signe un portrait lucide et plein de tendresse (de rage parfois aussi) des hommes et des femmes de son bidonville natal, misérable et grandiose.

MONIQUE BALMER



Roman. Entre parcours initiatique et quête désespérée, le dernier « Beyala » est aussi une réplique de l'auteur à ses détracteurs.

A la recherche de l'enfance perdue.

CLAUDE WAUTHIER

« **T**apoussière », ainsi la surnommait-on, parce qu'elle était « la petite fille la plus sale du quartier », un bidonville de Douala. Cela ne l'empêchera pas de devenir une romancière à succès. Tel est le conte de fées, presque autobiographique, qu'a imaginé la Camerounaise Calixthe Beyala.

Un conte de fées, certes, mais aussi un calvaire. Sa mère, Andela, une jeune beauté, a quitté son mari et le pays, laissant Tapoussière à sa grand-mère, une marchande de manioc également guérisseuse, un peu sorcière à ses heures. La vieille connaît aussi de merveilleuses légendes, qu'elle raconte inlassablement à sa petite-fille, ainsi nourrie de la tradition ancestrale. Tout en l'initiant à ses secrets, Grand'Mère prend soin d'assurer sa protection : « Tu as rencontré les esprits. Tu es devenue leur épouse. Désormais, ils te protégeront. »

Mais Tapoussière n'a qu'une obsession : retrouver son père. Sa mère a eu tant d'amants ! Dans cette improbable quête de son géniteur, la fillette essaie de le reconnaître parmi les mâles du quartier qui se moquent d'elle. Dans ses rêves les plus fous, elle l'imagine sous les traits d'un homme aussi séduisant que fortuné, qui viendra un jour la couvrir de cadeaux.

À défaut de vrai père, Beyala cherche un homme qui en tiendrait lieu, qui pourrait l'adopter. Une recherche aussi vaine qu'épuisante, qui lui vaut bien des déboires. Ainsi, quand elle interroge, pleine d'espoir, le maître d'école

– « une fille comme moi, ça te plairait ? » –, l'instituteur croit qu'elle lui fait des avances, et, scandalisé, la menace de toutes les maladies qui guettent les prostituées.

Quant à la grand-mère, si elle assure à Tapoussière qu'elle est l'héritière d'une illustre lignée – son nom, Beyala B'Assanga Njuli, signifie tout simplement « reine d'Assanga », le lieu d'ori-

gine de la famille –, elle refuse obstinément de dévoiler à sa petite fille qui est l'auteur de ses jours.

Le roman de Calixthe Beyala est aussi une chronique villageoise croquée sur le vif. Dans le quartier populaire où habite Tapoussière, on côtoie de pittoresques personnages, tels « le tailleur de chez Dior et Yves Saint-Laurent », madame Kimoto, la tenancière de la maison close



La Petite Fille du réverbère,
par Calixthe Beyala, éditions Albin Michel, 234 p., 98 F.



Calixthe Beyala, provocatrice à souhait, réplique à ses détracteurs.

LES RENDEZ-VOUS D'EUROPE 1



CHRISTIAN
BARBIER
23 h / 1 h



Après son succès à la Cigale, **SINCLAIR (1)** est en tournée avec son nouvel album en bandoulière.

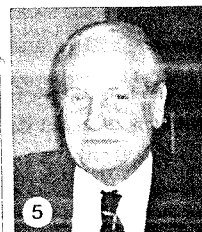
- Devant le chaleureux accueil réservé à leur 1^{er} album «Apoca Arrive», il va falloir dorénavant compter sur le jeune groupe **MELGROOVE (2)**.
- Carry **CHRISTIAN (3)** la voix des «Christians» vient de sortir son 1^{er} C.D solo.
- Marcel **THOMAS (4)** (ici avec E. **ZIMMERMAN**) a consacré sa vie à photographier - en amateur - les stars de la chanson française... aujourd'hui un album rare de plus de 200 portraits inédits aux Editions Carpentier.
- Dans un autre genre, Jean-Pierre **CARACALLA (5)** s'est penché sur «Paris-Montparnasse l'âge



d'or» tandis que **Orlando de RUIDDER (6)** nous éclaire sur la vie étonnante d'«Alfred Nobel».



Quant à **Calixthe BEYALA (7)** elle a rassemblé ses souvenirs d'enfance dans un bidonville dans «La petite fille du réverbère» éditée chez Albin Michel.



Christian Barbier

EUROPE 1

EDITIONS ALBIN MICHEL

01855

17

na 1 1102 EG

52 x p.a. 98/8

Date de parution / Verschijningsdatum 12.02.98

x Femmes d'Aujourd'hui/Libelle

301400 1060

BRUXELLES

Pe

p78

Fax

02/537.99.04

P

Tel.

02/534.28.00

BX

1 Nombre / Aantal

Tirage / Oplage

138750

(c) AuxiPress S.A./N.V.

Calixthe
Beyala

MONFOURNY

La
petite
fille du
réverbère

Albin Michel



CALIXTHE BEYALA

La petite fille du réverbère

Talentueuse, belle, issue d'un bidonville du Camérout, Calixthe Belaya est en passe de devenir un mythe. Après le succès de son précédent roman, *Les Honneurs perdus* – qui fit, entre autre, scandale pour cause de plagiat ! – elle nous replonge dans l'Afrique traditionnelle et ancestrale de son enfance. Une petite fille née dans un bidonville camerounais de père inconnu et vite abandonnée par sa mère, est élevée par sa grand-mère qui place en elle son ambition suprême : faire revivre son village délaissé par les jeunes. En cette petite fille, nourrie des fabuleux récits de la grand-mère, se bousculent passé mythique, présent misérable et futur gorgé d'espoir. Dans une langue vivante et personnelle, Calixthe Belaya construit un récit largement autobiographique où l'humour vient, une fois de plus, distancier les souvenirs douloureux. Poignant et lyrique, ce roman se partage comme une tranche de vie lointaine et pourtant proche...

Editions Albin Michel, 680 F.

RENCONTRE

« Une femme de connaissances »

Calixthe Beyala a défrayé la chronique littéraire en 1996. Accusée de plagiat, elle revient avec un roman, une verve et une savoureuse rage de vivre et d'écrire.

Calixthe Beyala raconte dans « *La petite fille du réverbère* » une enfance miséreuse et éblouie. Une grand-mère comme tous les gamins en rêvent, une foule délirante et aimante font un étincelant cortège que l'on découvre avec plaisir tout en goûtant une langue savoureuse.

Votre dernier livre nous offre une vision délirante de l'Afrique.

A la lecture de mon manuscrit, mon éditeur s'est écrié, « c'est incroyable, tu exagères ». Elle ne voulait absolument pas croire à cette histoire de voleurs de sexes. Elle l'a reconnu quand elle a lu dans des journaux que l'Afrique était prise par la phobie des voleurs de sexe. C'est le continent des délires. Quand on ne le connaît pas, on ne peut pas comprendre. Mais, c'est une folie sympathique qui circule d'un pays à l'autre. L'Occident ne connaît pas ce monde et cet imaginaire.

Votre récit ressemble à ceux des griots. Dit-on une griotte ?

Tout à fait. L'écrivain raconte d'abord des histoires. C'est un don que j'ai. C'est terrible, mais quand je vois les gens du VI^e, ils paraissent si loin du monde, hors de la réalité. J'aime raconter avec toutes les gammes possibles de l'émotion. Avec « *La petite fille du réverbère* », j'ai voulu me resituer dans la littérature tout en revendiquant ma tradition de l'écrit.

INFINIMENT GRAND ET INFINIMENT PETIT

Votre histoire est drolatique, mais les larmes ne sont jamais loin.

Nous avons une façon de vivre la souffrance qui est bien différente de l'Occident. En Afrique, on en rit toujours. Le problème en Europe, c'est que l'on n'y a pas fait la différence entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, notamment au niveau de la souffrance. En Afrique, il y a de vrais malheurs, mais on dompte la mort différemment. Tout le monde se prépare à la mort, tout le temps, moi aussi. En Occident, elle est comprise comme une sorte d'accident.

A vous lire, vous seriez un peu sorcière, disons guérisseuse pour ne pas choquer.

Pas sorcière, nous avons une autre expression chez nous pour définir ce que ma grand-

mère m'a appris : je suis une « femme de connaissances ».

Votre langue française est savoureuse, elle est riche de ce que les Africains apportent au quotidien.

Je préfère parler de francophonie que de langue française. La langue française de demain empruntera plus à l'Afrique qu'à l'Hexagone. Le renouveau viendra des 500 millions d'Africains, de gens comme moi. Dire que seule la France doit bâtir le français, c'est le condamner à devenir une langue presque

contre la France. Je suis africaine et européenne et pas malheureuse pour autant. J'accepte ce que l'autre m'apporte. Je n'ai aucune honte à utiliser le français, je le dis très froidement. Avant, c'était la langue du colonisateur et à ce titre, conflictuelle pour les anciens. Je demande seulement que l'on me respecte. J'essuie les plâtres. Nous n'en sommes qu'à la première génération d'un mouvement. Dans le VI^e arrondissement, ils ne savent pas que des jeunes auteurs viennent derrière moi. Nous utilisons une langue élastique, habillée de nos propres fantasmes.

« COMMENT CUISINER SON MARI... »

Dans ce dernier livre, vous réglez des comptes avec ce fameux « VI^e ».

Je dénonce les positions que prennent certains écrivains contre le devenir de la langue française. L'Académie française est bien plus informée que tous ces gens-là. Je suis un symbole, et ça a choqué ces gens de voir reconnue une langue nouvelle. Je les mets en danger.

Pourtant, ils devraient faire attention. Aux Etats-Unis, le français recule. Du moins celui de l'Hexagone. En revanche, on y étudie les langues francophones. Si j'attaque ceux qui m'ont vilipendée, c'est aussi parce que les critiques ont débordé le strict domaine littéraire. On a mis en cause mon physique, ma famille, ma mère...

Vous enfoncez le clou en appelant Maupassant à la rescousse.

Je suis une citoyenne du monde, je m'imprègne de toutes les lectures, les cultures. L'art est un détournement. Il n'y a pas de création dans l'absolu, on ne crée pas à partir du vide. On écrit avec ses tripes, avec tout ce que l'on a rencontré, éprouvé. Ce n'est pas du vol.

Vous parlez dans votre livre de plats succulents. Y aura-t-il un livre de recettes ?

Oui, il s'appellera « Comment cuisiner son mari à l'africaine ».

Propos recueillis par Raymond COURAUD

« *La petite fille du réverbère* » par Calixthe Beyala ; éditions Albin Michel.
Prix indiqué : 98 F.



L'Afrique dans toute sa splendeur et ses tourments. (Renaud Monfoumy)

morte. Ce n'est pas du tout une faiblesse que de s'ouvrir aux influences d'autres pays, mais une force pour la France.

Comment vous situez-vous dans cette évolution ?

Je suis une enfant de la crapulerie africaine, des indépendances africaines. Les Français sont très surpris par les nouveaux écrivains venus d'Afrique. Ce ne sont ni Senghor ni Césaire. Je suis là, avec mes faiblesses et mes forces. C'est un combat à la fois contre soi-même et pour asseoir une identité, pas

x Weekend/L'Express

490500 1030

BRUXELLES

Pe

p90

Fax

02/734.30.40.

P

Tel.

02/739.65.11.

BX

1 Nombre / Aantal

Tirage / Oplage

90535

(c) AuxiPress S.A./N.V.

le retour de la pestiférée ■ ■



Calixthe Beyala, la jolie Camerounaise, exemple idéal d'ascension et d'intégration culturelles, signe ici un roman largement autobiographique. L'histoire d'une petite fille, la plus sale du bidonville, vivant dans les haillons de sa grand-mère qui l'initie aux secrets des plantes médicinales et nourrit pour elle des projets de reconquête d'un village perdu. Mais l'instituteur a décelé chez l'enfant des potentialités intellectuelles qu'il veut l'ai-

der à épanouir, au grand déplaisir de l'aïeule. « Je n'étais pas prête à entrer dans cet univers où grand-mère voyait des choses qui marchaient à travers les collines et volaient dans les airs alors que les autres ne les voyaient

coup de cœur pas. Je ne voulais pas vivre dans l'esprit et m'emparer des secrets du monde. » La gamine

étudiera ses leçons dans la rue, à la lumière d'un réverbère, en quête d'un improbable certificat d'études. Et le récit vous harponne, de toute sa luxuriance.

« *La Petite Fille au réverbère* », par Calixthe Beyala, Albin Michel, 232 pages. ■

Des livres pour les parents

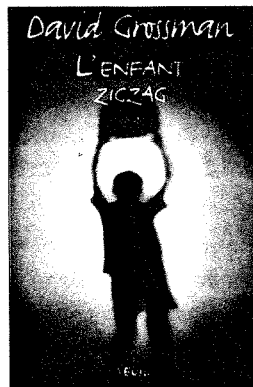
Coup de cœur

La fin de l'enfance

Quand, à la veille de sa « bar mitzva », Jacob Fayerberg envoie son fils chez son vieil oncle à Haïfa, Nono est bien loin de se douter du piège que son policier de père (le meilleur inspecteur de police de Jérusalem) lui a tendu. Il n'arrivera jamais à destination car, à peine le train s'est-il ébranlé, qu'un certain Felix, homme aussi mystérieux que séduisant, va l'entraîner dans une série d'aventures extravagantes, fantastiques, qui lui feront plus d'une fois dresser les cheveux sur la tête. En même temps, elles aiguisent sa curiosité et sa sensibilité d'enfant, d'autant plus qu'elles aboutiront à la révélation de secrets familiaux, concernant notamment sa mère morte lorsqu'il avait 1 an. Révélation qui laisse Nono quelque peu abasourdi. En quelques jours, il aura quitté l'enfance.

L'enfance, c'est la pierre d'angle de ce livre. L'auteur, l'un des meilleurs écrivains israéliens, sait tout ce qu'elle recèle en capacités d'imagination, de poésie, de rouerie, de fraîcheur, de gravité et aussi de violence. On suit, un peu haletant, et non sans jubilation, la course folle de Nono-Felix.

« L'Enfant zigzag », par David Grossman, Le Seuil, 130 F.



l'histoire d'un certain M. Spitzweg, un Belge qui rêve de vivre à Paris. Il flâne, solitaire, sans but, dans les rues de la capitale, s'arrêtant au marché, faisant halte dans un café, observant, regardant, soucieux de rester incognito. Vie monotone? Il sait dégager la poésie du banal quotidien et en tirer de multiples petits bonheurs.

(Editions Mercure de France, 82 F.)

A ne pas manquer : *Les chemins nous inventent*. Ce sont les balades de Philippe Delerm en pays normand, où il habite, et il n'a pas son pareil pour décrire ses ciels, sa lumière, ses couleurs d'aquarelle, la beauté sereine des soirs en été, le silence des chemins creux. Le texte est accompagné de photographies réalisées par sa femme. Un régal.

(Editions Stock, 95 F.)

Oubliée de sa mère

Voici un récit poétique, drôle, très drôle même, coléreux et vivant jusqu'au bout. « Tu portes en toi la lumière du monde », disait l'aïeule à sa petite fille étonnée.

« Cesse de rêver, grand-mère, lui répondait-elle, je ne suis que Tapoussière et personne ne m'aime. » Bâtarde, oubliée de sa mère, l'enfant vit avec son aïeule à Douala dans le plus grand dénuement. Fort heureusement, l'aïeule est magicienne et possède le pouvoir de transformer les choses.

Le récit de Calixte Beyala, très nettement autobiographique, est touchant de justesse et d'émotion, bourré de trouvailles, et il raconte l'Afrique avec beaucoup de talent.

« La Petite Fille du réverbère », éd. Albin Michel, 98 F.



Un père de légende

Guillemette de Sairigné a été élevée dans le culte de ce père inconnu, mort à la guerre d'Indochine en 1948, alors qu'elle avait 1 an, un homme formidable de l'avis de tous, et qui fut le pivot de sa vie. Un jour, lorsqu'un de ses fils lui fait observer qu'on encense toujours les morts, lui vient l'envie de partir à la rencontre de ceux qui avaient croisé sa vie, afin de savoir qui il était vraiment et ce qu'il avait fait. Ils n'ont en rien

abîmé la légende, au contraire.

Au-delà de ce geste d'amour envers lui, ce témoignage sensible et émouvant a valeur historique. Il précise, en effet, les motivations qui poussèrent à l'action, en 1939,



les compagnons de la Libération autour du général de Gaulle. Il conduit dans les lieux où ils se sont battus : Egypte, Syrie, Tunisie. Il montre la force des valeurs inculquées au sein d'une famille où l'autorité ne se discutait pas. Il raconte l'histoire d'un grand amour : celui de son père et de sa mère, restée veuve après deux ans de mariage et qui, par fidélité, ne se remaria pas. Monde d'hier, si proche encore, où la famille se vivait différemment, où les faiblesses se cachaient pour laisser place à ce qu'on osait nommer alors la grandeur.

« Mon illustre inconnu », par Guillemette de Sairigné, éd. Fayard, 125 F.

A la recherche des bonheurs quotidiens

On parle beaucoup actuellement de Philippe Delerm. Sa *Gorgée de bière*, publié il y a un an, rencontre un grand succès. Aujourd'hui paraît *Il avait plu tout le dimanche*. Un livre court (117 pages),

GENEVIÈVE LAPLAGNE

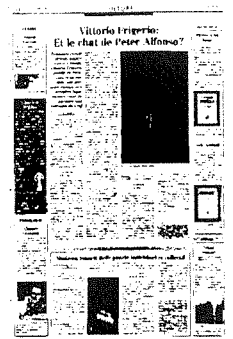
Calixthe Beyala

A travers le récit de la petite Tapoussière élevée par sa grand-mère en l'absence de sa mère, disparue, et de son père, inconnu, Calixthe Beyala revient au plus près de ses racines. Force d'imprécaation, tendresse, lyrisme, mais aussi colère et humour, *La petite fille du réverbère* dévoile les secrets d'un héritage – celui d'une enfance misérable dont l'auteur n'a jamais pu guérir. Largement autobiographique, ce roman est sans doute le plus intime et le plus émouvant que l'auteur de *Assèze l'Africaine* et *Les honneurs perdus* (Grand Prix du roman de l'Académie française) ait jamais écrit.



• Calixthe Beyala, *La petite fille du réverbère*, Ed. Albin Michel, 1997, 232 pages.

Medien-Nr. : 294236, Medien-Nr. : 146872, Treffer-Nr. : 2094756, Objekt-Nr. : 109797, Subjekt-Nr. : 1, Leit-Nr. : 37



ESIET-BENIN

Ecole Supérieure Internationale
d'Enseignement Technique
04 BP 998
Tél / Fax : (229) 30 51 73
Cotonou - Bénin

Calixte Beyala, Femme noire et écrivain

à travers "Les Honneurs perdues" (prix de l'Académie française).

Saïda, petite fille noire habitant dans un bidonville de Douala, ne vit que pour son père pour mendier le regard, l'affection, l'amour de ce dernier, enfant non désiré et donc rejeté par le père qui attendait un garçon, sa fierté, son héritage ; élevée dans la rigueur islamique, elle passera sa vie à protéger sa vertu ; s'attirant dans un monde amoral et immoral les railleries des uns les provocations des autres.

La mort de son père (au sens médical et freudien du terme) libère Saïda et sa mère de la domination paternelle et lui ouvre de nouvelles perspectives : elle va quitter Couscouville (banlieue de Douala) pour Belleville (quartier parisien).

La France n'est pas le pays de Cocagne rêvé ; la France a ses misères. Les Africains de France exploitent les nouveaux venus, exit la solidarité africaine.

Toutes ces épreuves ont marqué Saïda, elle les a traversées avec courage et détermination ; elles l'ont dotée d'un caractère trempé ! Comme l'Afrique saignée par la traite négrière, par la colonisation et assassinée par les années de dictatures. L'Afrique, roseau de l'humanité, plie mais ne rompt pas !

Calixte Beyala une ultra féministe anti homme africain ? (Comme je l'entends souvent dire dans les milieux d'intellectuels africains).

Je ne crois pas, à travers toutes ses oeuvres, et en particulier, la dernière, "Honneurs perdus", elle dénonce avec force hyperbole la bêtise humaine, le fatalisme, l'ignorance, les bondieseries, la misère, la xénophobie, les superstitions, le mimétisme ainsi que l'irresponsabilité des hommes politiques africains, l'exploitation de l'homme par l'homme, de la femme par l'homme, les illusions perdues des indépendances. C'est une femme pleine de tendresse pour la femme, pour l'Afrique et qui dénonce tout ce qui empêche l'une et l'autre de s'épanouir.

Elle met à nu les réalités africaines, les mensonges, les lâchetés, les mesquineries, les compromissions.

C'est une intellectuelle au sens où je l'entends : une révoltée permanente, qui s'interroge et interroge sa société, jamais satisfaite, toujours inquiète. Contrairement à la faune d'intellectuels africains habituelle que j'appelle "les fonctionnaires de la pensée" collectionneurs de diplômes, préservant leur tranquillité sociale, se conformant à leurs maîtres à pensée d'occident et esclaves de leurs maîtres au pouvoir dans leur pays, prêts à se prostituer, à prostituer leur pensée, leur liberté de pensée pour un poste et pire à vendre l'Afrique pour un autre diplôme même honorifique ou pour quelques dollars !

LITTÉRATURE : "Calixthe BEYALA arrache l'abat-jour".

"Chaque fois que tu grimperas dans l'arbre, il y aura toujours un imbécile en dessous qui criera, elle a un trou dans sa culotte'euu ! T'auras deux solutions: soit tu te retourneras et tomberas-soit tu continueras à grimper dans l'arbre". C'est avec ses fortes paroles, frappées au coin du bon sens de sa grand-mère, pour tout viatique que Calixthe BEYALA se sera fait une place au soleil. Sans jamais se retourner jusqu'ici. Aujourd'hui pourtant, la bourrasque qui a secoué le cocotier, apaisée, elle revient sur ses pas... Dans son prochain roman à paraître, l'écrivain africain contemporain le plus médiatique marche dans les empreintes de Tapoussière, cette "petite fille du réverbère" qu'elle a été dans une autre vie; ce gavroche du quartier Kassalafam (l'un des multiples alias du quartier de New-Bell à Douala, ex-Couscouville), qui apprenait ses leçons et faisait ses devoirs à la lumière de l'éclairage public, comme une pupille de la Nation dans ce pays si dur à ses enfants qu'est le Cameroun.

Dans ce récit largement autobiographique, L'auteur d'*Assèze l'Africaine* livre les clés pour comprendre comment elle est devenue cet écrivain adoubé par ces jeunes hommes verts de l'Académie française, dont elle violente l'objet du culte, la langue française, le "*Poulassié*", en la pliant aux "*mots bâtonmanioqués*" de son riche monde intérieur.

La petite Tapoussière, ainsi nommée parcequ' "*elle étai(t) la petite fille la plus sale du quartier*", de père inconnu et de mère portée disparue, n'en est pas moins princesse, élevée par sa grand-mère, authentique reine des Issogo et surtout Grand-Maître de la parole. Nous savons bien au Sénégal que "quand l'on n'a pas de mère, on tête sa mère-grand". Dans cette Cour des miracles de Kassalafam, "*quartier des extrêmes*" (cassa la femme ?), terminus de l'exode rural de cette reine déchue, Grand-Mère nourrit l'imaginaire de la petite Tapoussière des récits et légendes dont elle est l'héritière. Elle lui apprend surtout à ne pas oublier que même vêtue de guenilles, elle est et restera "*Beyala B'Assanga Djuli, ce qui signifie Reine d'Assanga*". Et puisqu'elle n' a pas eu la chance d'en avoir un à la naissance, elle s'évertuera à "*créer le destin*" car (...) "*l'acharnement, voilà ce qui sauve*".

La petite fille du réverbère est aussi un conte, cruel comme seuls savent l'être les contes, avec ses fées et ses ogres, penchés sur une Cendrillon africaine qui courait pieds nus, levée dès l'aurore, pensant qu'ainsi, elle "*prendrai(t) le mauvais sort de vitesse*". L'auteur revient ici au plus près de ses racines. Dans ce roman en trois parties (respectivement "*Genèse*", "*Au nom du père*" et "*Fluctuat nec mergitur*"), l'on se fait une religion de l'Evangile selon Calixthe, sanctifiée des stigmates de ses martyres passés et récents. La citation latine en exergue de la troisième et dernière partie est également la devise de la ville de Paris où réside depuis deux décennies maintenant l'écrivain camerounais. " Elle tangue mais ne sombre pas". Constat et profession de foi...BEYALA maintient le cap, après les accusations des "*accros de la médisance et des critiques envieux*", ainsi qu'elle les nomme, et dont le parangon aura été Pierre Assouline, directeur de la revue française de littérature " Lire", qui avait sonné l'hallalli sur elle l'année dernière. Elle le passe ici par pertes et profits, non sans l'affubler de l'anagramme transparent de "*Riene Poussalire*" (!), en une contre-pèterie définitive. D'ailleurs tout est dit dès l'abord, puisqu'en épigraphe du roman est convoqué Maupassant soi-même, pour son *Etude sur le roman* : "Qui peut se vanter, parmi nous, d'avoir écrit une page, une phrase qui ne se trouve déjà, à peu près pareille, quelque part ?" s'interrogeait l'auteur de *Bel-Ami*, qu'on pouvait soupçonner de tout, sauf de manquer d'imagination. Fermez le ban...

On l'accusait d'avoir plagié Ben Okri(*La route de la faim*) dans *Les Honneurs perdus* pour une scène dans laquelle une femme empoignait à pleine main les honorables attributs d'un pauvre homme. Beyala , qui soutenait déjà que c'était là une pratique domestique courante sur le continent, enfonce le clou (si l'on ose écrire) dans *La petite fille du reverbère* , où l'on tombe sur d'épiques crêpages de chignons entre prétendues voleuses de sexes et épouses spoliées des victimes présumées. Les esprits chagrins trouveront, une fois de plus, que dans ce roman, les hommes sont bafoués. Il est vrai qu'il y sont souvent, les mâles, traités de grands benêts toujours à courir la prétentaine, oublieux de ceci que " *faire l'amour est presque toujours l'expression d'un désespoir*". Tous des fainéants qu'il n'est possible de faire travailler, ainsi qu'y réussit fort bien *Grand-mère*, qu'en leur mettant sous le nez un jupon, dont on leur fait miroiter la consommation prochaine ! N'est-ce pas là, la réalité? S'il est permis d'en douter, il serait néanmoins exagéré de le nier.

On retrouvera avec plaisir le panthéon personnel de Beyala et sa tendresse bourrue pour les personnages qui peuplaient déjà plusieurs de ses romans précédents (*Assèze l'Africaine* ou encore *Les Honneurs perdus*, Grand prix du roman de l'Académie française) : les femmes d'abord, *Grand-Mère* et son bon sens paysan; *Andela* qui est toujours la mère, le petit peuple truculent de Douala et les *beyyam-sellam* commerçantes du marché de New-Bell ; *Madame Kimoto*, la tenancière de bordel et néanmoins mère Courage au parler chatoyant, ou encore *Maître d'école*, qui devant l'incurie de ses élèves du cours moyen deuxième année, continue à ne voir comme seule solution, pour pouvoir dispenser correctement son enseignement, que d'en renvoyer les deux-tiers , séparant définitivement le bon grain de l'ivraie. Tapoussière fera partie du premier lot, en cet instant fondateur dont naîtra l'écrivain Beyala .

Et tout ce monde s'exprime dans ce " franco-africain" , ainsi qu'elle même l'appelait alors, dont l'écrivain se faisait la championne, lors de son passage à la Foire du Livre de Dakar en novembre 1997. *La petite fille du reverbère* est écrite dans cette prose à fleur de peau, à fleur d'Afrique, qui n'hésitera jamais à nommer chat, un chat, et *bangala* un sexe d'homme. Car chez Beyala, on n'offre point, on *cadeaute* ; on ne montre personne de l'index mais on peut en *doigter* certaines. Et tout est bien ainsi. L'auteur qui va ici à confesse, croit identifier dans cette écriture une aigreur, un désabusement fondateur de son écriture, qu'elle surnomme *rejetée-vie*. Non, il déborde de vie. Il est tout simplement la vie.

Calixthe BEYALA, la petite fille du reverbère, est aujourd'hui une femme debout dans la lumière.

Ousseynou GUEYE
Directeur de l'Alliance Franco-Sénégalaise
B.P 594 Saint-Louis

* " La petite fille du réverbère ", par Calixthe Beyala, chez Albin Michel, 233 pages.

"Honneurs perdues" de la femme ? ou de l'Afrique ? Et si libérer la femme équivalait à libérer l'Afrique ?

Pour avoir eu l'honneur et le plaisir de la rencontrer deux fois à Grenoble (France), je crois que Calixte Beyala est une femme charmante, sympathique et dynamique, une africaine du XXe siècle qui veut préparer le XXIe siècle non en reculant mais en avançant, tant pis pour les machos ! Tant pis pour les ultra féministes ! C'est une femme en chair et en os qui parle, pleure, crie sa détresse, sa colère, celle de son continent.

A travers ses oeuvres ; la violence des mots n'est-elle pas le reflet de la violence en cours dans notre continent, fruit de la misère, des guerres ethniques, des violations de droits de l'homme, des injustices, des égoïsmes, de choc de cultures ? N'est-ce pas aussi un cri de révolte pour l'homme et l'humanité écrasée, exploitée par des sans coeurs ?

Sa quête c'est que la femme et l'Afrique retrouvent "leurs honneurs perdues" en préservant les vertus cardinales de l'humanisme : la liberté, la dignité, la responsabilité.

Oui Calixte Beyala est une femme noire et une femme, une camerounaise et une africaine, une écrivaine francophone ; une intellectuelle et une humaniste.

Albert TUDIESHE.

Directeur Général ESIET.
04 BP 998 Cotonou-Bénin
Tél / Fax : (229) 30 51 73